

Agence Myop - Retrospective 2016

Agence Myop photographers offer a glimpse of what they witnessed in 2016. Far from the traditional year-end retrospectives, with their tendency to dwell on the spectacular and the iconic, the photographers of the Paris-based agency present an introspective and personal point of view on the year. Via some of their favourite images and their accompanying texts, they invite us backstage to experience the creation of the images first-hand, and give us some insight into how each of the photographers see the world as we move forward into 2017.

Les photographes de l'Agence Myop offrent un aperçu de ce qu'ils ont vu en 2016. Loin des rétrospectives traditionnelles de fin d'année, avec leur tendance à s'attarder sur le spectaculaire et l'iconique, les photographes de l'agence parisienne présentent un point de vue introspectif et personnel sur leur année. Les photographes nous invitent dans les coulisses de leurs images afin de nous livrer leur vision du monde.

Conception et réalisation: Ed Alcock



**Ed Alcock, 30 Juin 2016
Bradford**

Un jeune homme d'origine indienne pose devant l'entrée d'un édifice imposant et austère, dont les briques sont jaunâtres. Il a fière allure avec son costume noir, ses cheveux coiffés vers l'arrière. Impeccable. Il offre l'image d'une intégration réussie. Assuré et à sa place, l'homme fixe l'objectif d'un regard doux. Pourtant, si l'on s'attarde, l'on distingue dans ces grands yeux sombres un soupçon d'inquiétude. À peine perceptible.

Derrière lui, une grille, majestueuse, est ouverte. Des lettres sont forgées en creux dans le métal. On y lit les quatre premières lettres du mot « amble », signifiant en anglais "marcher à un rythme tranquille".

Pourtant, Mohammed Naz peut à peine marcher. Son pied droit est si gonflé qu'il est nu, posé à même le sol. Il est atteint de la goutte, une inflammation des articulations, la plupart du temps héréditaire. Le grand-père de Naz a émigré du Cachemire dans les années 1950, et a travaillé comme tisserand dans ce bâtiment. Bradford était alors l'épicentre mondial du textile. Le père de Naz est né ici et a travaillé dans la même usine jusqu'à sa fermeture dans les années 1980. Le bâtiment a récemment été converti en bureaux gouvernementaux. Naz y est aujourd'hui réceptionniste.

De père en fils, cet immeuble raconte l'histoire d'une famille, qui a su trouvé sa place dans un pays accueillant et ouvert sur le monde.

Depuis le vote du Brexit, Naz est renvoyé à sa condition d' « étranger », car le vote est aussi et surtout un vote raciste. Pour lui, la Grande-Bretagne est devenue petite.

A young man of Indian origin stands in front of the entrance to an imposing, austere building of the industrial era. He is impeccably dressed, in a black suit and tie, with his hair slicked neatly back. He offers us an image of successful integration in multicultural Britain. He fixes us with a confident, gentle gaze. Yet, if one lingers a little longer, one distinguishes in those big dark eyes a barely perceptible hint of anxiety.

Letters are forged in the metal of the open gate behind him. They spell out the first four letters of the word amble - to walk at a relaxed pace.

But Mohammed Naz can't walk anywhere. His right shoe is missing, and his foot is badly swollen with gout, an inflammation of the joints, often hereditary. Naz's grandfather emigrated to Bradford from Kashmir in the 1950s, and worked as a weaver in this building, at a time when the town was the epicenter of the World textile trade. Naz's father was born here and worked in the same factory until it closed in the 1980s. The building was recently converted into government offices, and Naz now works at reception.

Over three generations, this building tells the story of a family that has built a life in a welcoming country, open to the world.

Since the Brexit vote, with its racist overtones, Naz is reminded of his "foreign" status. For him, Great Britain has become worryingly small.



Guillaume Binet
Kinshasa, 20 December 2016

Joseph Kabila est resté au pouvoir. Une journée de reportage ponctuée d'arrestations et de rencontres avec une population qui hurle sa faim, qui se termine par la photo d'un mort tué à bout portant.

Joseph Kabila maintains his position of power. My day is punctuated by arrests in a population that screams its hunger and desperation, and ends with the photograph of a man shot and killed at point-blank range.



Julien Daniel
Grèce. Ile d'Agathonisi, mars 2016.

Cette photo pourrait être une banale image d'illustration, un simple morceau de vie quotidienne. Nous sommes au bord de la mer, les protagonistes de cette photographie sont des jeunes gens, deux garçons à l'arrière plan, deux filles au premier plan. Ce sont les frères et soeurs d'une même famille, originaire d'Afghanistan.

Ils sont arrivés sur cette petite île après avoir traversé avec un passeur sur un bateau les quelques kilomètres qui séparent ces îles grecques des côtes turques. Au moment où cette photo est prise, le temps est suspendu pour les membres de cette famille. Les conditions météo rendent impossible la venue du ferry pour l'île de Samos. Du coup, la vie s'écoule comme si cette famille afghane était en vacances sur cette île : on joue (avec le ballon que la jeune fille tient dans ses mains), on consulte ses messages, on scrute la mer et on attend. Une parenthèse de normalité qui s'évanouira quelques heures plus tard.

This could be a mundane photo illustration, a simple slice of everyday life, as found in a lifestyle magazine. The young protagonists, two boys and two girls, are playing at the seaside. All four are brothers and sisters, and they have travelled here from Afghanistan.

They arrived on this small Greek island by boat from the nearby Turkish coast. Bad weather conditions have made their onward journey to Samos impossible. They bide their time like most holiday makers would: playing with their ball, checking their text messages, watching the sea and waiting for the storm to pass. A parenthesis of normality that will vanish in a few hours.



**Agnès Dherbey
Novembre 2016**

Des sympathisants de François Fillon à la Maison de la Chimie, fêtent la victoire de leur candidat aux primaires de la droite et du centre, Paris France 27 novembre 2016.

J'aurais aimé pouvoir choisir une photographie plus hédoniste et plus poétique pour clore l'année 2016. Mais avec la victoire de Donald Trump aux Etats Unis et le choix du Brexit en Grande Bretagne, il me semble évident que notre travail de photographe se doit d'être aussi très pragmatique. En 2017 en France, il faudra voter.

Supporters of François Fillon celebrate his victory in the center-right primaries, at the Maison de la Chimie in Paris on 27 November 2016.

I wish I could have had the luxury of choosing a more hedonist and poetic photograph with which to end 2016. Yet, with Donald Trump's victory in the United States and the Brexit vote in the UK, it seems to me that our work as photographers must be very pragmatic. In 2017 in France, we must all vote.



Marie Dorigny, Janvier 2016
Displaced

Gare de Passau, Allemagne. Une mère afghane patiente avec ses enfants avant de monter dans le train qui l'emmènera enfin dans une ville d'accueil en Allemagne. Elle a franchi la frontière depuis l'Autriche quelques heures auparavant. Cette photo a été prise en janvier 2016, à un moment où l'Europe entrouvrait sa porte, autorisant enfin l'espoir pour des centaines de milliers de réfugiés venus de Syrie, d'Irak ou d'Afghanistan. Le geste a été de courte durée : quelques mois plus tard, les frontières se fermaient à nouveau, des murs étaient érigés un peu partout sur la route de l'exil qui mène du sud au nord de Schengen et les passeurs reprenaient leur criminel marchandage.

Passau train station, Germany. An afghan mother waits with her children for the last train journey to a host town in Germany. They crossed the border from Austria a few hours earlier. The photograph was taken in January 2016, when Europe briefly opened its doors, offering a brief glimmer of hope for hundreds of thousands of refugees from Syria, Iraq and Afghanistan. But hope faded quickly. Within a few months the borders were closed again, new walls were built up along the exile route from the south to the north of Schengen. And the mafia soon resumed its sordid trade of people trafficking.



Philippe Guionie
Agadez, 18 December 2016

Cette dominante rouge me rappelle celle de la lumière inactinique de feu de mon labo photo. Il y a quelques années, j'entrais dans cet espace clos et familier comme le jeune ascète pénètre dans un autre monde, mystérieux et parallèle. J'ai ressenti la même sensation en réalisant cette photographie derrière la vitre teintée de ce bâtiment à peine terminé. Je suis à l'aéroport Mano Dayak à Agadez (centre du Niger).

Maria Malagardis, journaliste à Libération, est en train d'interviewer le premier ministre de la République du Niger. Nous sommes trois dans ce nouvel espace VIP. Je me désintéresse de la discussion en cours. Elle devient comme un bruit de fond. Mon regard est attiré par deux jeunes soldats nigériens. Postés à l'arrière du bâtiment, ils discutent comme de bons vieux amis, seuls au monde, paisibles alors que tout le contexte environnant est des plus anxiogènes. Une parenthèse insouciante vient de s'ouvrir.

The red dominant in this image reminds me of the light of my photo lab. Up until a few years ago, I entered this closed and familiar space as a young ascetic penetrates into another, mysterious and parallel world. I felt the same sensation when making this photograph behind the tinted glass of a newly completed building at the Mano Dayak airport in Agadez, Niger.

Maria Malagardis, a journalist with Libération, the Prime Minister of the Republic of Niger, and myself are in the new VIP area of the airport for an interview. I become disinterested by the discussion, that fades, becoming nothing more than background noise. My gaze is drawn to two young Nigerian soldiers, standing at the back of the building. They chat like old friends, alone in a seemingly peaceful world, that contrasts with the current tension and anxiety. A carefree parenthesis has just opened.



Pierre Hybre
Les danseurs d'Amala Dianor, Avril 2016

Si je devais garder quelques images de 2016 qui donnent de l'espoir pour cette année à venir, je choisirai celle faites avec les danseurs hip-hop d' Amala Dianor. Je les ai suivi dans la préparation de leur spectacle « De(s) Générations » au 1O4 à Paris. Ces danseurs issus de la première génération de B-boys, celle qui squattait le forum des Halles dans les années 80 puis la Défense , partagent aujourd'hui avec des jeunes danseurs la même générosité de la danse vue comme un défi lancé à la noirceur du monde actuel. Ils s'appellent Gabin, Brahim, Mathias, Admir, Sandrine, Link, et l'énergie, la force, la joie qu'ils dégagent est magnifiquement régénératrice. Pleine de vie. Danse contemporaine et Hip-hop se rejoignent ici. « Peace, Unity, Love, and Having Fun », la devise hip hop qui transforme les vibrations de la vie quotidienne en énergie positive est le point de départ de la création du chorégraphe Amala Dianor.

I like to think that this photograph of the hip-hop dancers of Amala Dianor, taken in April 2016, offers hope for the coming year. The performers are from the first generation of Parisian break-dancers. They used to squat the Forum des Halles and La Defense in the 1980s and 90s. Today they are sharing the stage with younger dancers, in the same spirit of generosity, and they believe in dance as a challenge to the darkness of World. Their names are Gabin, Brahim, Mathias, Admir, Sandrine, and Link. The energy, the strength and the joy they release is magnificently regenerative, and so full of life. Contemporary dance and hip-hop come together here in the hip-hop motto "Peace, Unity, Love, and Having Fun."



Olivier Jobard
Djungalak, province du Panjshir, Afghanistan, 11 Août 2016

Je suis de retour dans la vallée du Panjshir en Afghanistan, plus de quinze ans après mon premier voyage. J'ai eu l'occasion, en 1999, d'y photographier le Commandant Ahmad Shah Massoud alors qu'il était le dernier opposant au régime des Taliban. Aujourd'hui, je reviens pour photographier son fils unique, Ahmad.

A ma surprise, le portrait que j'ai fait de son père orne un grand nombre de boutiques, comme cette boulangerie. J'avais offert la photographie à l'ambassadeur afghan après la mort du Commandant Massoud le 9 Septembre 2001.

I am back in the Panjshir Valley in Afghanistan, more than fifteen years after my first trip here. In 1999 I had the opportunity to photograph Commander Ahmad Shah Massoud, the last opponent of the Taliban regime. Today, I have returned to photograph his only son, Ahmad.

To my surprise, the portrait I made of his father adorns many shop windows, including this bakery. I had offered the photograph to the Afghan ambassador after the death of Commander Massoud on 9 September 2001.



Alain Keler
Jaywick, 18 juillet 2016.

Le Royaume uni largue les amarres et quitte le continent. Dany, qui organise des réunions régulières avec les habitants qui habitent un petit faubourg pauvre, et Chris, son ami, boxeur amateur m'ont donné envie de comprendre les raisons de ce désamour.

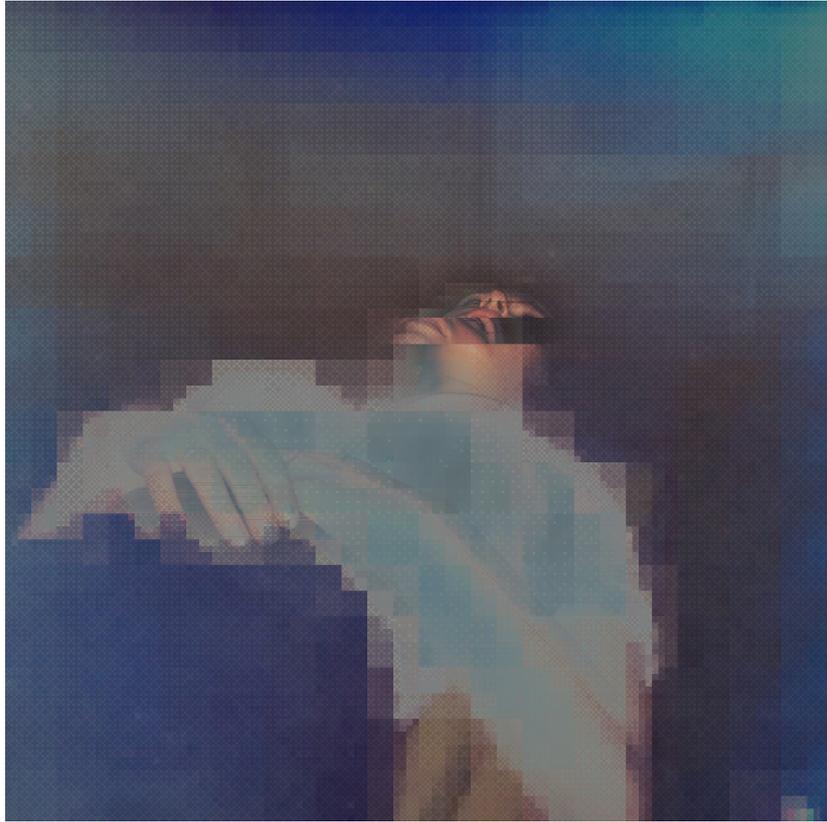
The United Kingdom votes for Brexit, pulls up the anchor and prepares to leaves the european union. Dany and Chris live in the small, poor suburb of Jaywick, near Clacton-on-Sea. They gave me the desire to understand the reasons for this collective disavowal.



**France Keyser
Marseille, 17 Aout 2016**

L'été dernier, le « burkini », un maillot de bain qui couvre une musulmane pieuse de la tête aux pieds, agite les plages de la France. La polémique éclate le 13 août après une rixe violente sur une plage de Sisco en Corse: « Maghrébins » d'un côté, « Corses » de l'autre. 31 communes prennent ensuite des arrêtés pour empêcher les femmes en burkini de se baigner ou des femmes voilées de s'allonger sur nos plages. Mais au-delà de la question de l'identité, des femmes sont interdites d'accès à un espace démocratique. Alors lorsque Libération m'envoie photographier des femmes en Burkini sur les plages marseillaises, mon intention est de montrer des femmes, féminines et ordinaires. Faire oublier l'islam, revenir à l'essentiel: le temps d'un été, la méditerranée est interdite à des femmes françaises ordinaires.

Last summer, the "burkini", a swimsuit that covers a devout Muslim from head to foot, shook the beaches of France. The polemic broke on 13 August, after a violent brawl on a beach in Corsica. 31 municipalities swiftly banned women from wearing veils on the beach, or from swimming in Burkinis. When Libération asked me to photograph women in Burkinis on the beaches of Marseille, my intention was to show the femininity of ordinary french women. To put Islam to one side, and retain the essential: this summer in France, the Mediterranean coast was forbidden to ordinary French women.



Oan Kim
April 2016

L'idée de cette série est d'imaginer des photos que quelqu'un trouverait dans le futur, endommagées par le temps, de la même manière qu'on peut retrouver aujourd'hui des vieux albums de famille jaunis au marché aux puces, sauf qu'ici il s'agirait de la détérioration des fichiers numériques que constituent toutes les photos qu'on prend aujourd'hui. C'est un argument narratif pour imaginer de nouvelles formes à partir de l'idée de dégradation de l'image. C'est aussi une façon de varier le genre de la photo intime, puisque je n'utilise que des photos de ma copine prises dans la vie de tous les jours. Les altérations de l'image les rendent moins nombrilistes, tout en prêtant une intimité réelle à ces images fabriquées.

This image is from a new body of work that aims to imagine the photographs that will be found in the future, damaged by time, in the same way that we find yellowed old family albums at the flea market today. The difference being that here we are dealing with the deterioration of the digital files that constitute all of the photographs taken today. It is a narrative argument, giving birth to new forms from the degradation of the image. It is also a variation on photography of the intimate, since I only use pictures of my girlfriend taken from everyday life. The alterations of the image makes them feel less egocentric, and lends an intimacy to these manufactured pictures.



Olivier Laban-Mattei
November 15, 2016

Cela faisait presque un mois que la Jungle de Calais avait été vidée de ses habitants. En ce froid après-midi de novembre, je revenais sur les lieux, pour *Le Monde*, pour découvrir les vestiges de ce qui avait été le plus grand bidonville d'Europe.

Devant moi, le vide. Un vol de corbeau, quelques arbres jouant aux morts, un vent glacial sifflant sa morne plainte au-dessus d'un champ maintenant nu, inondé, sans âme. Des nuages bas, gris, sombres. Un décor hitchcockien. Une vision de désolation, un champ de bataille après la bataille. D'aucuns pouvaient sentir pourtant, malgré ce triste spectacle, que ce lieu respirait à pleins poumons il y a encore peu de temps. Pourtant, il semblait ne plus subsister aucun indice tangible de cette vie-là. Je ne reconnaissais plus rien de cet endroit rendu au silence, où un mois auparavant courrait un brouhaha incessant, mélange grossier de rires tonitruants, de palabres interminables, de chuchotements, de cris d'enfants, de cognements de marteaux, de musiques crachées des téléphones portables, parmi les tentes de fortune, autour des baraques en bois, des écoles et des petits commerces improvisés. Là, sous mes pieds, autour de moi, il ne restait plus rien. Pas une assiette fêlée ni même un bout de bâche usée. Tout avait disparu. Comme si la pluie de la veille avait fini d'emporter les dernières traces des installations des hommes. Comme si la pluie avait terminé le travail des pelleteuses qui n'avaient laissé derrière elles que de longues cicatrices sur la terre écorchée. Le néant. Je suivais les sillons des chenilles pour essayer de me retrouver dans ce no man's land. Ici, il y avait le quartier des Soudanais si je me souviens bien, et là ce devait être les restaurants afghans. L'autoroute qui passe à proximité et les anciens containers du centre d'accueil provisoire m'aidaient à me repérer. Au milieu de ce désert, il m'était très difficile de photographier. Comment capturer le vide, le plat ? Une bande pour la terre, une pour le ciel ? Parfois un arbre pour remplir la scène ? La sensation de fin du monde ne transpirait pas des images que je faisais.

Plus j'avancais dans la lande et plus mon regard s'aiguisait. Le brun de la terre avait rempli ma rétine, mettant du coup en évidence des petites touches colorées ici et là sur l'immensité monochrome. Je m'approchais de l'une d'elles. Une chaussure, écrasée. Pas une paire. Une seule chaussure. Bleue. Parfaitement aplatie par un bulldozer. Je la photographiais. Elle apparaissait sur l'écran de mon appareil photo en deux dimensions, comme dessinée maladroitement. Juste à côté, une deuxième chaussure. Pas sa sœur, un autre modèle, une autre pointure. Marron, celle-ci, comme la terre. De ville, tandis que la première était de sport. Elle aussi, élégamment écrabouillée. Puis une autre, un peu plus loin, une rouge, à moitié enterrée, et une autre encore, celle d'un enfant. Mes déambulations se teintaient de chasse au trésor. Je me prenais au jeu. Après à peine une heure de recherches, j'avais déjà trouvé une cinquantaine de mocassins, baskets, bottes, sandales, pantoufles et autres souliers. Presque tous esseulés. Étrange. Que s'était-il passé ? Je décidais de les photographier un à un, comme un collectionneur, à la manière d'un anthropologue.

De retour à l'hôtel, devant mon ordinateur, j'ai commencé à mettre en forme ces photos, les unes à côté des autres. Et je me suis alors imaginé leurs propriétaires. Où est-il désormais, cet Érythréen arrivé il y a trois mois à Calais après avoir connu l'enfer comme otage et esclave dans le Sinaï ? Et cet Afghan qui ne cessait de parler de ses enfants comme les perles de sa vie, eux qui n'ont pas survécu à leur odyssee ? Qu'est devenu ce Soudanais pour qui la traversée de la Méditerranée a été le plus grand cauchemar de son existence, bien pire que la raison de son exil ?

Leurs chaussures, leurs fidèles et précieux moyens de transport, éparpillées sur la terre calaisienne, sont les derniers vestiges de ce lieu sinistre, les ultimes traces de leur vie de misère. Quelques souliers écrasés qui nous rappellent leur longue marche, arrêtée subitement devant des murs, des barbelés, des boucliers. Empreintes fugaces qui disparaîtront aux prochaines pluies. La fin de la route.

Almost a month had passed since the Jungle of Calais was emptied of its inhabitants. On this cold November afternoon, I returned, for Le Monde, to discover the remnants of what had been the largest shantytown in Europe.

Before me lies the void. A crow flies overhead, some trees play dead, an icy wind whistles its gloomy lament over a now bare, flooded and soulless field, under low grey, scudding clouds. A stage set from a Hitchcock movie, a vision of desolation, a battlefield after the battle. Despite this haunted spectacle, some could tell you that this place had been breathing only a short time before. There seemed to be no tangible evidence of this life. I no longer recognized anything in this silent place, where, a month earlier, there had been a permanent hubbub, a coarse mixture of thunderous laughter, endless palaver, whispering, childish cries, the knock of hammers, and of music from cellphones. A sea of makeshift tents, wooden barracks, schools and small improvised shops. Here, under my feet, there was nothing left. No broken plates or worn tarpaulins. Everything had disappeared. As if the rain of the day before had washed away the last traces of the presence of man. As if the rain had finished the work of the bulldozers and their long scars on the broken ground. I followed the furrows of the caterpillar tracks, trying to find myself in this no man's land. Here, there was the Sudanese neighborhood if I remember correctly, and there it must have been the Afghan restaurants. The motorway that passes by and the old containers of the temporary reception center helped me to locate myself. In the middle of this desert, it was difficult for me to make photographs. How does one capture nothingness, the empty plain? One band for the earth and one for the sky? Sometimes a tree to fill the scene? The feeling of a desolation was not visible in the images I was making.

The further I advanced into the field, the more sensitive my eyes became. The brown of the earth filled my retina, small touches of light became visible against the monochrome immensity. I approached one of them. A shoe, crushed. One shoe. Blue. Perfectly flattened by a bulldozer. I photographed it. It appeared on the screen of my camera in two dimensions, as if drawn awkwardly by a child. Next to it, a second shoe. Not the missing pair, but another model, another size. Brown, this time, like the earth. Again, perfectly crushed. A little further on, another, red, half buried, and another, that of a child. My wandering started to resemble a treasure hunt. After an hour of research, I had already found fifty moccasins, sneakers, boots, sandals, slippers and other such shoes. Each time, without their pair. As if they represented the lonely and the lost. What had caused this separation? I photographed them one by one, like a collector, or an anthropologist.

Back at the hotel, in front of my computer, I started to format these photos, displaying them side-by-side. Then I imagined their owners. Where is the Eritrean that arrived here three months ago, after experiencing hell as a hostage and slave in the Sinai? And the Afghan who kept talking about his children like the pearls of his life, but who did not survive the odyssey? What became of the Sudanese man for whom the crossing of the Mediterranean was the greatest nightmare of his existence, much worse than the reason for his exile?

Their shoes, the only means of transport they had, are scattered over this plain on the outskirts of Calais. They are the last remains of this sinister place, the last traces of their miserable lives. Crushed shoes that remind us of their long march, halted in front of walls, barbed wire and riot shields. Traces that will disappear in the next rains.

The end of the road.



Stéphane Lagoutte
Juin 2016

Modulation des luttes. Nous sommes en 2016, les formes de résistances et d'expressions changent. L'année s'est écoulée et je me rends compte seulement maintenant que j'ai passé tout ce temps à documenter des engagements. Ceux qui croient en l'action citoyenne avec les Nuits Debout, ceux qui furent dans la révolte lors des manifestations contre la loi travail, et plus récemment des militants passionnés par la campagne présidentielle. Parmi tant d'autres j'ai choisi cette image de manifestation qui n'est pas la plus spectaculaire. Je l'ai choisie car elle résume une transition. Il s'y confronte plusieurs époques. La lutte « à la papa » a perdu ; elle passe sans même tourner le regard devant un pouvoir qui tient coûte que coûte un cap ubuesque dessiné par d'autres puissances. Les intérêts de quelques uns, les rênes de l'économie. Les forces de l'ordre peinturlurées ne nous dupent pas.

Cette image pourtant calme me parle de la violence des confrontations que nous vivons dans le monde moderne et l'urgence de trouver de nouveaux modèles, des contre-pouvoirs, pour une action citoyenne.

Variations in combat. In 2016, the forms of social resistance and combat have changed. The year has passed and I realize only now that I have spent it documenting those committed to the fight. Those who believe in the citizen movement of the Nuits Debout, those who revolted during protests against the French labor law, and, lastly, activists passionate about the presidential campaign. Among the many images I've produced, I chose this one from a demonstration. It is not the most spectacular of images. I chose it because, for me, it sums up the transition. Several different epochs meet. The aging, beaten, unionist passes quietly before us, without turning his gaze towards the police who themselves obey an illusory political power. The interests of the few have replaced those of the many. The forces of order, splattered with paint, do not deceive us.

This calm picture tells me of the violence of the confrontations we are experiencing in the modern world and of the urgency to find new models, counter-powers, for continued citizen action.



Jean Larive
Juillet 2016

Extrait d'un travail en cours sur la pollution de la Mer Baltique, cette photo a été prise non loin de Gdansk, en Pologne. Les guerres du 20ème siècle ont laissé en Europe des plaies humaines indicibles, mais ont aussi occasionné des destructions et des pollutions environnementales énormes. La Mer Baltique a ainsi servi de décharge pour des milliers d'armes conventionnelles et chimiques. Bien qu'invisibles, leur présence et leur lente détérioration sont une menace bien réelle pour les générations futures, ce que semble évidemment ignorer ce jeune garçon tout à sa joie et à sa curiosité de voir passer un hélicoptère.

This image, from an ongoing project on the pollution of the Baltic Sea, was taken near Gdansk in Poland. The wars of the 20th century have left untold emotional scars for the people of Europe. They have also caused huge destruction and environmental pollution. The Baltic Sea has served as a landfill site for thousands of decommissioned conventional and chemical weapons. Though invisible, their presence and slow deterioration are a serious threat to future generations, a fact that this young boy, delighted to see a military helicopter overhead, is unaware of.



Ulrich Lebeuf
Septembre 2016

L'après-midi est extrêmement chaude, Bertrand Cantat est de passage pendant deux jours pour une lecture de textes, on s'envoie des sms pour se caler un petit moment pour un portrait. Il souhaite rester loin des objectifs médiatiques et accepte juste par gentillesse (je ne vendrai pas ce portrait...)

C'est la première fois que nous faisons des photos ensemble, je n'ai rien préparé il doit me rejoindre chez moi... on verra sur place.

Je fume une cigarette au pied de mon immeuble en attendant, le grand bonhomme arrive d'un pas décidé, sac à dos sur les épaules, grand sourire, la sueur coule sur son front sous le soleil Toulousain.

Au bout des trois étages, on arrive dans mon appartement pour se rafraîchir, Bertrand tombe face à face avec un grand tirage dans mon salon, extrait de la série "les mauvais garçons" des truands tatoués dans les années 30.

On parle photographie, tatouage. J'installe une lumière, commence quelques photos, quatre Polaroids et une dizaine de déclenchements.

Bertrand à quelque chose de fascinant, il m'a toujours fait penser corporellement à Jim Morrison.

Je fais très peu d'images, nous parlons beaucoup, nous nous rejoindrons ce soir avec notre ami Claude pour partager un verre.

The afternoon is hot and sweaty. Bertrand Cantat is in town for two days for a book reading. We communicate by text message and set up a brief moment for a portrait. He wants to stay out of the media spotlight, and accepts out of kindness. I promise not to sell his portrait.

This is the first time we make pictures together. I have not prepared anything, other than that he will meet me at my home. From there on in, we will improvise.

I wait. I smoke a cigarette in the street below my building. Bertrand arrives. A confident step, backpack on his shoulders, a generous smile, the sweat streaming from his forehead.

We climb the three floors to my apartment, in the hope of cooling off. Bertrand is confronted by a large photographic print in my living room, from the series "Les Mauvais Garçons" of tattooed gangsters from the thirties.

We talk about photography and tattoos. I install a light, and starts to make pictures, four Polaroids and a handful of exposures. Bertrand fascinates me. He reminds me physically of Jim Morrison. I make very few images, and a lot of talk. We will meet our friend, Claude, tonight for drinks.



Nice, promenade des Anglais, Octobre 2016
Olivier Monge

Nice, 14 juillet 2016. Je suis dans ma ville natale avec mon fils. Un ami m'invite à aller regarder le feu d'artifice depuis sa terrasse plutôt que de voir le spectacle depuis la Promenade des Anglais. Quelques heures plus tard, Libération m'appelle pour couvrir ce qui n'était alors qu'une prise d'otage.

Je me souviens de l'impuissance que j'ai pu ressentir. Je me souviens de la difficulté de se positionner photographiquement face à un événement qui me touchait profondément et qui me dépassait totalement. Je me souviens du besoin et de l'envie immense d'être à la hauteur, d'être juste. Avec quelques mois de recul, je me rends compte que cette ambition était vaine tant le traumatisme était grand.

I am in my hometown with my son. A friend invites us to watch the fireworks from his terrace rather than see the show from the Promenade des Anglais. A few hours later, Libération called me to cover what was described at the time as a hostage situation. I remember how impotent I felt. I remember the difficulty of positioning myself, as a photographer, in the face of an event that touched me deeply and surpassed me completely. I remember the need and the immense desire to be up to the task, to be just. A few months later, I realize that this ambition was in vain and that the trauma was great.



Julien Pebrel
Mai 2016

En mai 2016 je suis revenu dans le Haut-Karabagh, État non reconnu où je m'étais déjà rendu plusieurs fois depuis 2010. J'avais connu ce pays "entre guerre et paix" selon l'expression consacré pour désigner le statut de ce conflit gelé: paix à l'intérieur du pays, guerre le long de la ligne de contact où l'armée du Haut-Karabagh fait face à l'armée d'Azerbaïdjan, État auquel appartient officiellement ce territoire qui a gagné son indépendance après une guerre dramatique au début des années 90

En mai je m'y suis rendu juste après la guerre de 4 jours qui a opposé les deux armées (et l'armée d'Arménie en soutien à celle du Haut-Karabagh), selon les bilans on dénombre entre 100 et 200 morts, soldats et civils pendant ces 4 jours. Nous avons été sur la ligne de contact, voir les soldats, très jeunes pour la plupart, qui ont défendu leur territoire. A ce moment la situation était encore très tendue, il y avait encore des opérations militaires la nuit. En passant la tête à l'intérieur d'une petite cabane il y avait cette scène, deux jeunes soldats en train de se reposer l'un contre l'autre, beaucoup de douceur, comme il y en a chez ces gosses qu'on retrouve tous le long de la ligne de contact, des gamins élevés dans un sentiment très patriotique, qui se disent prêts à mourir pour leur pays et font pourtant des selfies avec les journalistes visiteurs comme des ados qu'ils sont encore.

In May 2016 I returned to Nagorno-Karabakh, an unrecognized state that I have visited repeatedly since 2010. This country is permanently "between war and peace" according to the expression dedicated to the status of this conflict: peace within the country, war along the line of contact where the Nagorno-Karabakh Army faces the Azerbaijani army, the State to which it still belongs officially despite its independence following a war in the early 1990s.

I returned just after the 4-day war that opposed the two armies. Between 100 and 200 people died during those 4 days, both soldiers and civilians. We were on the line of contact to meet the soldiers, very young for the most part, who were defending their territory. The situation was very tense as there were ongoing nocturnal military operations. Inside a small hut I discovered this scene of two young soldiers resting, one against the other, a lot of sweetness, like that which is shared between all the kids we met along the frontline. Kids raised as patriots, who are ready to die for their country and who nevertheless make selfies with visiting journalists like the teenagers that they still are.



Jérémy Saint-Peyre, février 2016

Lucile, dans la serre où enfant elle avait trouvé une salamandre
Lucile, in the greenhouse where once, as a child, she found a salamander

Cette image ne fait partie d'aucun travail, corpus, sujet en tant que tel. Je pense qu'on (les photographes) a tous envie parfois de faire des images juste parce qu'on les veut, par curiosité, par besoin. On nous demande systématiquement de discourir sur nos photos, comme si ces dernières ne pouvaient pas avoir de valeur sans des tartines de baratin, à tel point que parfois le médiocre devient acceptable, il suffit d'affirmer, de servir ce fichu "artist statement" sans lequel il est impossible de jauger ou comprendre un boulot. Personne n'est capable de lire des photos ou quoi ?

This image doesn't belong to a body of work, or attempt to deal with a particular subject. I believe that photographers sometimes make images simply because we want them, out of curiosity, or need. We are always asked to talk about our photographs, as if they could not have any value without a pseudo-intellectual sales pitch. But in doing so, there is a risk that mediocrity becomes acceptable, we become slaves of the bullshit « artist statement » without which it is supposedly impossible to understand the work itself.

Is nobody capable of interpreting photos for themselves?



Emilien Urbano
Mosul, Iraq. - November 2016

“Once man loses his faculty of indifference he becomes a potential murderer; once he transforms his idea into a god the consequences are incalculable. We kill only in the name of a god or of his counterfeits: the excesses provoked by the goddess Reason, by the concept of nation, class, or race are akin to those of the Inquisition or of the Reformation”

- Emile Cioran, *A Short History of Decay*.

A man alleged to be an Islamic State jihadist fighter is held prisoner, before interrogations, by Iraqi Special Operations Forces (ISOF), Mosul, Iraq. - November 2016.